

► Deuxième prix du concours Charles Antonin 2010

D'un Saint-Jacques à l'autre



Quand je suis né à Clermont-Ferrand, l'église Saint-Jacques venait d'être construite en bordure du quartier à peine ébauché auquel elle a cédé son nom. J'ai passé ma jeunesse dans l'un des pavillons échelonnés en bordure du boulevard qui longeait son parvis: une dizaine de mètres d'herbe folle de part et d'autre de six ou huit mètres de goudron. Les autos étaient alors si rares que j'y roulais en sécurité sur mon vélo d'enfant.

Aujourd'hui, l'église est dominée par des immeubles de dix et quinze

étages, le « site propre » tramway partage le boulevard en deux fois deux voies. J'ai 75 ans passés et je pédale toujours, mais sur un vélo de course, n'en déplaie à certains. Je lui ai adapté le porte bagages emprunté à celui de Nicole, ma femme, mais pas de garde-boue. S'il pleut, je me mouillerais, tant pis ! D'ailleurs, que ce soit avec ou sans garde-boue, n'est-on pas inévitablement trempé à vélo quand il pleut fort ?... Nicole m'a fabriqué des amours de sacoches arrière super-légères et c'est dans

cet équipage que j'ai décidé de partir du Saint-Jacques de mon enfance vers l'autre, celui de Compostelle. Assez chargé des péchés de toute une vie, je ne m'alourdirai pas cette fois de matériel de camping, je coucherai dans les refuges pour pèlerins s'il y a de la place. Pas de batterie de cuisine non plus. Pique-niquer à midi me suffira puisqu'un solide repas chaud pris au restaurant reconstituera mes réserves le soir. Voilà pour le comment, tout au moins, tel que je l'ai imaginé.

La sérénité du cloître du Puy-en-Velay



Le pourquoi du comment

N'ayant tué ni père ni mère, pas davantage assassiné mon frère après avoir séduit sa femme, mon confesseur ne m'a pas imposé ce pèlerinage aux fins de blanchir mon âme comme cela se pratiquait chez les nobles dans les siècles passés. En fait, il y a belle lurette que le roturier que je suis n'a pas fréquenté de confesseur. Ai-je été influencé par la mode qui pousse les marcheurs par escouades sur ces chemins caillouteux et boueux ? Je m'en défends.

Non, le vrai motif de ce voyage c'est un anniversaire, le dixième du jumelage de Clermont avec Braga. Mais Braga est au Portugal, direz-vous. Oui, bien sûr, mais puisque les chemins mènent tous à Rome, pourquoi celui de Braga ne passerait-il pas par Compostelle ? Ainsi raisonnant, le bureau de « L'Amicale des échanges cyclotouristes avec les villes jumelles de Clermont-Ferrand » a programmé sa randonnée annuelle, et comme un petit chien, j'ai suivi...

Ou plutôt je précéderai car, alors que ses collègues feront des sauts de puce à vélo entre des étapes automobiles, le petit chien qui a son caractère et souhaite profiter à plein de cet itinéraire chargé d'« Histoire » a décidé de partir seul, en autonomie.

Où la tradition a enfanté l'« Histoire »

Saint Jacques le Majeur, fils de Zébédée fut l'un des douze disciples de Jésus. Il évangélisa la Galice, ce qui est déjà un miracle quand on suppose la difficulté de voyager depuis la Palestine à cette époque où les voies romaines étaient encore en chantier, et les vents aussi caractéristiques que de nos jours sur la « Mare Nostrum ». Deuxième miracle, il repart se faire martyriser à Jérusalem où deux de ses propres disciples chargent son corps sur un bateau. Conduit par un ange, celui-ci traverse la Méditerranée, passe dans l'Atlantique par le détroit de Gibraltar, et



Saint-Michel-d'Aiguilhe

vient aborder tout au nord de l'Ibérie à un endroit qui s'appelle Padron aujourd'hui. La reine Lupa (la Louve), la dame de l'endroit, cède son palais pour qu'il serve de tombeau à l'apôtre.

Là se situe ce qu'on appelait un intermède, à l'époque où un petit train traversait l'écran de nos télévisions noir et blanc, intermède à la fin duquel commence vraiment l'« Histoire ».

813 : on découvre sa sépulture à Compostelle (ou une sépulture supposée telle, cependant source avérée de miracles).

842 : le roi des Asturies et de Galice y fait construire une première église vers laquelle les pèlerins affluent.

997 : les musulmans la démolissent pour que les chrétiens puissent en construire une autre plus belle.

1078 : après trois quarts de siècle de réflexion (études et financement prenaient déjà du temps), ces derniers se mettent effectivement au travail. Ce sera le grand moment du pèlerinage : villes, églises, monastères, hôpitaux, refuges pour pèlerins poussent sur les différents itinéraires.

Puis le flot des voyageurs s'amenuise... jusqu'à notre époque où la foi (ou peut-être le besoin de faire fondre un surcroît pondéral), les font redécouvrir par les « RTTistes ».



Porche de Saint-Michel

Première étape, direction Le Puy.

20 août

Hier mes sacoches ont été chargées d'un bagage réduit au minimum du minimum. Nous sommes ensuite allés devant MON église Saint-Jacques pour que Nicole prenne la photo souvenir sans que je perde de temps ce matin. Je la retrouverai, elle et les autres, aux portes du Saint-Jacques espagnol.

La météo promettant 37 degrés pour aujourd'hui, pas la canicule mais quelque chose qui y ressemble fort, j'ai hésité à



Fresque de la voûte Saint-Michel

partir de nuit. Mais, être encombré d'un gilet jaune trois semaines durant... J'ai donc démarré à 5 heures et demie. Le jour n'était pas encore levé mais l'éclairage public m'en dispensait sur les dix ou douze premiers kilomètres. Ce départ matinal me permettra d'arriver assez tôt au Puy pour m'attarder à Saint-Michel-d'Aiguilhe et à la cathédrale.

Pas de feuille de route pour cette étape, car mon vélo a roulé si souvent dans cette direction qu'il s'oriente seul aux carrefours. D'abord, évitant l'autoroute qui s'est réservée le fond de la vallée au plus près de l'Allier, il part à l'ouest et

rejoint Issoire par Plauzat, Champeix et Perrier. Ça monte et ça descend. Revenu dans la plaine, il traverse la rivière au bien nommé Saut du Loup, aux confins de la Limagne d'Issoire, pour pénétrer dans feu le bassin minier de Brassac. Ce fut l'un des premiers exploités en France car le charbon affleurerait ici la surface. Il était chargé sur des bateaux à fond plat, les « sapinières », qui descendaient l'Allier et la Loire jusqu'à Briare, puis rejoignaient Paris par les canaux. Si la plupart des marinières renouelaient ce voyage chaque année, certains s'établissaient dans la capitale pour y vendre la houille et le bois des bateaux démantelés, arrosés du vin des tonneaux gerbés sur le chargement. Ainsi sont nés les premiers « bougnats » parisiens dont les héritiers exploitent de nos jours la seule inextinguible soif locale, à défaut de négocier encore du charbon et du bois.

Montées et descentes, toujours. L'Allier provisoirement abandonnée peu avant Lavaudieu où se cache un beau cloître entouré des restes d'une abbaye fondée par saint Robert, nous quittons à Paulhaguet les voies secondaires pour quelques kilomètres seulement sur la N102. Peu après débute en effet les sympathiques virages, les ombrages et la pente modérée de l'ex-nationale que nous emprunterons jusqu'à Fix-Saint-Genesys, notre point culminant du jour. Des ombrages bien impuissants aujourd'hui à endiguer la chaleur. Il fait 42 degrés au compteur pour les 37 annoncés sous abri. Le goudron rayonne, la sueur marque le maillot et les bidons sont vides.

12 heures 45, je suis au Puy. Une fois mon acolyte à deux roues « planqué » devant l'Accueil Saint-Georges où j'ai retenu le coucher (bien inconscient le voleur qui oserait s'encombrer de cette machine chargée), je retrouve la cathédrale si restaurée qu'elle en paraît toute neuve, la merveilleuse grille romane du cloître et Saint-Michel-d'Aiguilhe juché sur son piton au plus près de l'à-pic. Ses fresques ont été récemment rafraîchies comme la mosaïque de pierres polychromes qui entoure l'arc trilobé du porche. D'inspiration typiquement arabe, celui-ci atteste de l'influence exercée par les Maures dans le Sud de la France avant qu'ils n'aient été refoulés vers l'Espagne.

Bonne ambiance au dîner de l'Accueil Saint Georges installé dans les immenses bâtiments du grand séminaire. Ma voisine, une charmante et digne dame suisse à cheveux blancs toute vêtue de noir, est probablement très croyante. Elle me glisse: « Cet après-midi, vous pédaliez vers le paradis. » Et moi « Il faisait si chaud que j'avais plutôt l'impression d'être déjà arrivé en enfer. »

Le Puy - Nasbinals.

21 août

Sans doute le premier levé à l'Accueil Saint-Georges, premier au petit-déjeuner c'est sûr, j'entre dans une cathédrale encore presque vide où sera célébrée tout à l'heure la messe des pèlerins.

La bonne sœur qui s'affaire à la préparer s'approche: « Accepteriez-vous de faire la lecture ? » Comment pourrais-je le refu-

ser ? J'y ai mis tout mon cœur, mais, foire de mon application, j'ai sauté le final qui aurait dû provoquer la réponse en chœur des fidèles... Personne n'a paru le remarquer. La sœur m'a garanti le pardon divin. Moi, fort marri d'avoir montré ce manque de familiarité avec les rites de la liturgie catholique, j'ai quand même été remercié par l'évêque à l'issue de l'émouvante cérémonie qui a uni les assistants au seuil de ce long voyage. Tous se sont ensuite égaillés sur le chemin, dûment bénits. Je n'envie pas ceux qui m'entouraient. J'atteindrai Santiago dans moins de trois semaines, alors que la plupart, chargés de sacs volumineux et pesants, chemineront plusieurs mois avant d'y parvenir.

Je les ai probablement déjà distancés d'ailleurs, le Puy est maintenant derrière moi. Une route partait à droite, horizontale en direction de Langeac, mais la mienne, celle de gauche, a commencé à s'élever dès avant la sortie de la ville et continue cette ascension régulière vers le ciel bas où les nuages se poursuivent depuis ce matin. Les premières gouttes leur échappent juste avant que je n'atteigne la crête. Je vérifie les housses des sacoches, j'enfile l'imperméable... Tout s'arrête évidemment sitôt sa glissière remontée, ce n'était qu'une fausse alerte. Bon, protégé du froid sinon de la pluie, j'entame la longue dégringolade de Saint-Privat-d'Allier à Monistrol-d'Allier vers la rivière qui sinue au fond de gorges boisées.

La route se redresse dès le pont traversé, à l'aval du barrage. Une machine y étire des lignes blanches sur le revêtement neuf, dans un invisible nuage de solvants de peinture qui prend à la gorge. Je m'en éloigne entre des pins qui fleurent bon la résine, alors que son conducteur va passer la journée dans cette ambiance peut-être toxique. Le pauvre homme !

C'est jour de marché à Saugues où je fais mes emplettes : une baguette, du jambon sec, une tomate, deux pêches, un yaourt. Ce sera, à quelques variantes près, le menu de midi tout au long du voyage. Je le dégusterai sur l'herbe à l'ombre d'un arbre, arrosé de l'eau du bidon, et le conclurai un peu plus loin par le café pris dans un bistrot de rencontre, l'occasion de faire un nouveau plein au comptoir puisque les fontaines sont maintenant si rares.

À partir d'Aumont-Aubrac, le plateau commence à onduler. Sur ces vastes étendues quasi désertes, l'Aubrac, de rares hameaux de bout du monde somnolent dans des prairies semées de blocs de granit roudouillards et peuplées de vaches aux yeux cernés d'ombre. La route se hisse sur

Le charme des vieux villages



une croupe, disparaît dans une combe, renaît un peu plus loin à droite ou à gauche pour se perdre définitivement à plusieurs kilomètres derrière une dernière bosse... qui n'est que le prélude à la prochaine réapparition. J'aurais aimé garder la trace de ces paysages attachants dans l'appareil photo. Je n'ai pu le faire car le soleil trop haut aplattissait les reliefs. J'ai dû me contenter de fixer l'image plumeuse de l'épilobe fané qui annonçait la fin précoce de l'été au revers d'un fossé.

Le refuge pour pèlerins de Nasbinals est complet. Continuerai-je jusqu'à celui d'Aubrac, dix kilomètres plus loin, au risque de devoir poursuivre ma route s'il est plein, lui aussi ? Une chambre se libère finalement dans le centre équestre de Nasbinals. J'y rejoins une dizaine de randonneurs et une vingtaine de chevaux et poneys alignés le long d'une haie, sans compter ceux qui raclent du sabot dans leurs box. Ma propre monture leur tiendra compagnie cette nuit sans donner, elle, le moindre signe d'agacement. L'aligot est bon, nous avons des centres d'intérêt communs les marcheurs et moi. Dès ce second arrêt, j'apprécie la convivialité des « chemineaux ».

Nasbinals – Decazeville.

22 août

J'ai eu bien raison de faire étape à Nasbinals. La route montait ce matin dès le départ. Rajouter ces trois ou quatre kilomètres de côte aux 1 900 mètres de dénivelé déjà accumulés dans la journée d'hier, puis trouver placardée sur la porte du refuge d'Aubrac la note concernant la lutte contre les punaises de lit... L'idée seule de leurs piqûres probables m'a immédiatement dérangé et je m'en gratte encore.

Au col, le soleil s'efforce timidement de percer le brouillard qui nappe encore le plateau. Son froid humide me saisit dans la descente, malgré les vêtements superposés. Il fait heureusement plus chaud au fond de la vallée du Lot jusqu'à Estaing que domine le château de notre ancien Président. Vraiment « l'Estaing » depuis qu'il en a fait l'acquisition, il ne peut encore s'honorer du titre d'amiral comme l'un des précédents propriétaires, mais n'a-t-il pas tout le temps de le devenir puisqu'il est maintenant « immortel » ? Là finit le vélo « pépère ». Je dois maintenant sauter par-dessus le massif qui me sépare de la vallée du Dourdou où se trouve Conques. Sauter en une fois ? Non, ce serait trop facile. Au-delà de cette première ascension, la route redescend sur Villecomtal, remonte à Pruines, puis plonge pour de bon avant de côtoyer la rive droite de ce ruisseau. Je prends là



Estaing blotti dans la verdure

une décision que je qualifierai d'inopportune : puisqu'un point de vue existe sur une variante rive gauche, pourquoi ne pas l'emprunter ? J'écope ainsi de 300 mètres de dénivelé supplémentaires... pour ne pas voir grand-chose.

Le village de Conques a beaucoup de caractère. Ses maisons couvertes de lauzes s'étagent sur le flanc orienté au midi de la vallée d'un affluent du Dourdou, serrées autour de l'abbatiale dont l'élanement intérieur surprend dans ce très sobre édifice roman. Une grille en fer forgé du XIII^e siècle mentionnée par Viollet-le-Duc dans son « dictionnaire raisonné de l'architecture » enserre le chœur. Plus connu, le tympan du porche illustre le jugement dernier. Ses sculptures sont plus frustes que sur celui de Moissac, probablement postérieur. Mais, comme sur toutes les représentations similaires, les élus se morfondent côte à côte au paradis tandis qu'une ambiance des plus chaude anime les damnés en enfer. Plaisir sans pareil pour les yeux, les pièces d'orfèvrerie du trésor sont exceptionnelles.

J'atteins Decazeville, où j'ai prévu de m'arrêter, en fin d'après-midi. Sur le conseil du couple de Français arrivé avant moi, je m'installe dans un dortoir du gîte « Les volets bleus » sans l'autorisation d'un responsable introuvable. J'y passerai seul une nuit fort bonne... sans être dérangé, même en rêve, par quelque insecte que ce soit.

Les restaurants modestes de Decazeville semblent tous fermés ce samedi soir à l'exception d'une pizzeria où je retrouve mes deux Français. Nous mangeons ensemble. Expatriés au Canada, ils y exercent la profession de conducteurs routiers, en équipe sur le même camion, monsieur dormant sur la couchette



Conques

pendant que madame pilote, et vice versa. La législation locale limitant à dix heures par jour le temps de conduite effective, leur véhicule roule ainsi 20 heures sur 24, traversant le continent d'un océan à l'autre en quatre jours. Sur le chemin de Saint-Jacques, ils parcourent 20 à 25 kilomètres chaque jour avec une journée de repos par semaine... Quelle brutale reconversion !

Decazeville – Lauzerte.

23 août

Aujourd'hui, j'ai décidé de commencer par suivre le Lot. D'abord parce que j'aime bien cette vallée où la rivière serpente au milieu de cultures soignées bornées d'escarpements calcaires gris et ocre. Ensuite parce que la route slalome d'un passage à niveau à l'autre, à peu près horizontale le long d'une voie ferrée désaffectée, ce qui me reposera des montagnes russes précédentes.

Elle débute en direction de Figeac, aux portes de Decazeville, par une double chaussée interdite aux vélos. Mais où trouver une échappatoire, il n'y a aucun autre panneau ? À six heures du matin, pas un piéton n'est dehors et les rares automobilistes ont tout autre souci que renseigner un cycliste per-



Moissac - Jénérmie Trumeau du Porche

du. Tant pis, les gendarmes ne sont probablement pas plus matinaux que les promeneurs, je m'y risquerai. Ouf, elle bute après un petit kilomètre sur un giratoire, les crédits ont dû se tarir prématurément cette fois encore. J'y retrouve avec plaisir des voies moins représentatives de l'expansion locale, c'est vrai, mais mieux adaptée à mon moyen de transport. Le soleil n'a pas encore atteint ce fond de vallée où il fait un froid de canard. Les maisons sont belles, couvertes de toits pentus en petites tuiles plates, bâties d'un calcaire blond qui se débite en strates et se prête à maçonner des assises horizontales inégales. Autrefois la chaux était chère, les joints ont été tirés au plus juste entre des pierres choisies avec soin pour s'appareiller l'une à l'autre.

On savait « prendre le temps » à l'époque. Un château juché sur un épaulement scrute la plaine, un moulin, maintenant privé de grain, donc de farine, coiffe une résurgence ou s'incruste sur l'angle d'une digue, le maïs s'abreuve de la pluie ruisselant sous les tourniquets des arroseurs, les fleurs entourent les demeures, tout est vert et riant. Et moi, sous un soleil qui maintenant plombe de plus en plus, je pédale.

C'est sur le pont Valentré que je traverse le Lot à Cahors. Ai-je le droit d'y passer à vélo malgré qu'il soit interdit à la circulation ? Menons notre cheval par la bride, c'est plus sûr. J'ai visité la cathédrale auparavant. Les modillons humoristiques de ses corniches romanes m'ont amusé. Ils sont marqués par l'érosion, mais remontent à la construction de l'église à la fin du XI^e, alors que les statues du porche nord en meilleur état ont été exécutées au XII^e. Elles y ont gagné une souplesse encore inconnue à Conques, mais là aussi, on s'ennuie au paradis.

45 degrés au thermomètre du guidon maintenant, ça devient dur, bien que l'étape ait été plutôt agréable grâce au vent en général favorable. J'avale donc sans trop souffrir la raide montée sur Lauzerte, après un parcours de plus de 170 kilomètres. J'ai encore un dortoir pour moi tout seul et j'en profite pour faire sécher ma lessive à la fenêtre. Lauzerte est une bastide construite autour d'une place partiellement cernée d'arcades, mais je n'ai pas le temps d'en fixer le souvenir ce soir. On verra demain.

Je dîne encore dans une pizzeria d'une gigantesque plâtrée de spaghettis bolognaises, en compagnie d'une équipe de jeunes pèlerins. Deux prêtres les accompagnent chaque année sur une portion du chemin. Ils feront leur dernière étape demain. Tous paraissent s'intéresser à la vie de l'ancêtre que je suis. Moi, j'envie leur insouciance.

Lauzerte – Condom.

24 août

Malgré un départ plus tardif qu'à l'accoutumée pour attendre que la lumière du matin éclaire les quelques photos que je souhaitais prendre à Lauzerte, j'arrive à Moissac à 8 h 15. Personne dehors, pas une boutique ouverte, la ville est déserte. J'interroge le garçon qui sort les sièges à la terrasse d'un café : - Comment se fait-il que tous les magasins soient fermés ?

- Mais c'est lundi, monsieur. - Et les habitants de Moissac ne mangent pas le lundi ?

Je découvre finalement du pain dans une boulangerie que je n'avais pas remarquée, un bistrot me sert un chocolat et la supérette complète mon petit déjeuner à 9 heures. Les portes de Sainte-Foy aussi se sont ouvertes, mais pour un service religieux. Je me dirige donc vers le cloître. C'est ma troisième visite ici, mais je prends toujours le même plaisir à flâner seul dans ses galeries, vides à cette heure. Bien sûr, les chapiteaux sont fort mutilés, mais quelle sérénité dans cet enclos planté d'un cèdre magnifique, quand la méditation n'est pas troublée par le passage d'un train de l'autre côté du mur ! Oublions ce détail incongru. Les trains n'existaient pas quand les bénédictins l'ont construit à la fin du XI^e, aucun bruit ne gênait leurs prières.

Le tympan du porche de l'abbatiale, œuvre marquante de la sculpture romane, figure la vision de l'Apocalypse d'après Saint-Jean. Le Christ y occupe le centre de la composition, tous les regards convergeant vers lui. Les vingt-quatre vieillards l'entourent, instruments de musique à la main, dans les attitudes les plus variées. Le trumeau qui partage la porte est aussi particulièrement beau.



Quant à l'église elle-même, ses murs ont été décorés en s'inspirant d'un reste de peinture découvert sur place, m'a-t-on dit. Mais je doute qu'au Moyen Âge, au long duquel les fresques les plus folles ont couvert peu à peu les voûtes et les murs de la plupart des édifices religieux, on ait songé à réaliser un tel papier peint. Par contre, de très belles sculptures polychromes sur bois du XV^e siècle y sont parfaitement mises en valeur.

Je mange à Auvillar non loin de la halle aux grains ronde qui occupe le centre d'une place triangulaire bordée de belles maisons moyenâgeuses. Ma route recoupe ici celle des marcheurs. Nous échangeons quelques mots tandis qu'ils se déchaussent. Les pieds soumis à rude épreuve, ils envient peut-être ma bécane, mais moi je ne lorgne pas vers leurs sacs. Rouler sera pourtant pénible durant l'après-midi. D'abord parce que le vent me gêne depuis Auvillar. Ensuite, à cause de la monotonie du paysage : champs de tournesol, cultures de maïs et chaumes dénudées se succèdent. Il fait chaud. Je n'arrive pas à me faire à ces routes coupées de montées et descentes, moi qui aime tant la pente régulière des cols... Désagrément ultime, je rallonge le parcours de huit kilomètres en me trompant à un carrefour. Heureusement, je n'ai pas écouté Nicole. Elle me dissuadait de prendre des cartes détaillées, j'aurais été perdu.

Je fais étape à Condom, hébergé dans le refuge en plein centre ville, tout près de la cathédrale. Inconvénient de l'avantage, la seule supérette ouverte où j'achète les composants de mon petit déjeuner est aux cinq cents diables. La pizzeria de mon dîner, encore une pizzeria, est heureusement plus proche.

Condom – Arthez de Béarn.

25 août

On m'avait dit que la portion française du chemin de Saint-Jacques était la plus intéressante, mais qu'en sera-t-il donc de la partie espagnole ? Ici comme hier, je me traîne dans la monotonie : ondulations casse pattes régulières entre les chaumes fraîchement moissonnés, les champs de maïs précédant les champs de tournesol... suivis de champs de maïs et de champs de tournesol. Les vignes d'Armagnac et les vergers nappés de filets commencent aussi à s'y mêler, mais que le terrain est cabossé !

Bon ! Voilà qu'il bruine maintenant !

Je souffre depuis Decazeville d'un problème intestinal, conséquence sans doute du changement d'alimentation ou de la chaleur inhabituelle des jours précédents.

Les gaz gargouillent dans mon intestin. Quand la pression devient trop forte, je dois m'isoler derrière un buisson pour ne pas souiller mon cuissard. Mais avant de pouvoir en baisser les bretelles, je dois quitter dans l'ordre les gants, le casque, l'imperméable, le maillot qui ne s'ouvre pas du haut en bas... et recommencer vingt kilomètres plus loin.

Pourtant le pays semble devenir intéressant. Je découvre la merveille des merveilles au pied d'une descente, après Arzacq-Arraziguet : un lavoir isolé posé sur un ruisseau, juste avant un pont. La zone de travail des laveuses abritée sous une toiture en tuiles plates moussues, entoure l'ovale du bassin resté à découvert. Celui-ci est partagé, comme il se doit, en secteur de rinçage à l'amont et secteur de lavage à l'aval. Seule coupure dans l'anneau de toiture, l'entrée du ruisseau dans la vasque. J'imagine la vie qui animait ce lieu quand les femmes descendaient du village en poussant les brouettes chargées du linge qu'elles étalaient au soleil dans la prairie voisine, leur travail terminé. Laissé à l'abandon, il n'est même pas signalé sur la route le long de laquelle les voitures



Arzacq-Arraziguet, lavoir

n'ont pas la place de se garer. Tant que la couverture sera étanche, la charpente tiendra. Après ...

Il pleut cette fois pour de bon, je m'arrête à Arthez-de-Béarn.

Arthez-de-Béarn – Saint-Jean-Pied-de-Port.

26 août

Le brouillard enveloppait encore la région cinq ou six kilomètres avant Orthez. J'y ai laissé un mot pour Nicole à l'hôtel dans lequel elle et son amie Marie rejoindront le reste de l'équipe le 2 septembre. Elles auront pédalé seules depuis Clermont sur presque six cents kilomètres, une performance plus qu'honorable pour des dames... « qui n'ont plus vingt ans depuis longtemps. » En bordure de ville, sur ce qui fut autrefois la grand-route, un pont fortifié traverse le Gave de Pau, une centaine de mètres à l'aval de celui que j'emprunte. C'est une réduction du Pont Valentré à l'échelle de cette rivière moins large que le Lot : deux arches s'appuient sur la pile centrale coiffée d'une tour unique au lieu des trois de son homologue à Cahors. Mais elle se double aujourd'hui de son reflet dans le miroir du Gave.

Le paysage est maintenant redevenu agréable : les Pyrénées sont montées sur un horizon élargi, dans les vallées approfondies les prairies ont remplacé les cultures, les arbres sont toujours plus nombreux.

sans aucun scrupule l'offre de l'Espagnol qui me double en faisant signe de prendre sa roue. Deux ou trois kilomètres plus loin, je roule sur la jante, la jante arrière évidemment, sans doute la punition de ma paresse. Bon, il faut substituer une des chambres de secours à celle qui est percée. Mais puisque je dois passer chez le vélociste pour la remplacer, pourquoi ne pas en profiter pour faire régler mon dérailleur qui commence à bricoler ? Plutôt que monter cet après-midi à Roncevaux en pleine chaleur, je vais m'arrêter à Saint-Jean-Pied-de-Port. Je gravirai le col demain matin à la fraîche et j'aurai tout le temps de faire une lessive ce soir.

Les deux hospitaliers qui m'accueillent rue de France, dans la ville haute, commencent par m'offrir un grand verre d'eau. C'est une prévenance inhabituelle à l'égard du cycliste qui vient de trimer sous le soleil, mais l'un d'eux dit être arrivé ici à vélo, il sait évidemment ce qui fera plaisir à un collègue.

Le refuge est une maison ancienne qui cascade dans la pente plus haut dans la rue, peu avant la porte Saint-Jacques ouverte dans le rempart. Il est régenté par une vieille dame qui marche appuyée sur une canne anglaise. Peut-être n'est-elle pas beaucoup plus vieille que moi d'ailleurs. Elle me tutoie d'entrée de jeu, un tu que je lui retourne en toute simplicité. Elle détaille les habitudes du lieu où même mon cheval passera la nuit à l'abri, suggère le restaurant réclamé, précise l'heure du lever et les modalités du petit déjeuner. Les pèlerins sont nombreux. Certains papotent dans le jardin ou dans les dortoirs à lits superposés, parfois dans des langues exotiques. D'autres s'affairent, qui à sa toilette, qui à sa lessive, qui à son courrier. Tous sont plutôt jeunes, mais personne ne semble s'étonner de me rencontrer là.

J'ai quand même pris le temps de faire un tour dans la citadelle après avoir repoussé le linge qui garnissait l'étendoir pour y caser le mien. Je passe un dernier coup de fil français à Nicole, avant de manger au restaurant conseillé et me couche de bonne heure. Demain je dormirai en Espagne.

Saint-Jean-Pied-de-Port – Puente-la-Reina

27 août

Un des sympathiques hospitaliers d'hier préside au petit déjeuner à cinq heures et demie, fait chauffer l'eau du thé, rince les bols, découpe les tranches de pain... Si tôt !... Qu'ils sont dévoués ! Je garderai le meilleur souvenir de l'accueil dans ce refuge. Moi qui ne pratique plus la religion et ne crois pas du tout au miracle de Saint-Jacques, je pense y avoir rencontré le vrai esprit du pèlerinage.

La montée régulière est agréable vers le Puerto de Ibaneta, dans une vallée encaissée où le soleil ne m'atteint que tout près du sommet. Je demande à un touriste de me photographier devant la stèle. J'ai franchi de si nombreux cols ces dernières années, certains bien plus hauts que celui-ci, que je néglige cette tradition. Mais, tant de gens poussés par la foi ont peiné au cours des siècles sur ces pentes, tant dont les restes emplissent l'ossuaire du monastère, sont morts en escaladant cette montagne, qu'il me semble symboliser l'acharnement de l'humanité à progresser vers son « idéal ». Dans une direction qui peut inquiéter de nos jours, c'est vrai. Je souhaite pourtant emporter ce souvenir de mon passage ici.

J'imaginai me laisser couler tranquillement vers Pamplona, quelle illusion ! La descente est une nouvelle fois coupée de côtes nombreuses. Pendant que je déjeune sous les arbres au sommet de l'une d'elles, mon linge encore humide étalé sur une barrière, les marcheurs se succèdent sur le sentier : des fourmis se hâtent vers la fourmière. Beaucoup d'Espagnols commencent en effet le pèlerinage à Roncevaux. Eux feront étape bien avant Pamplona.

Moi, j'y suis déjà, et je m'y perds dans le dédale des rues d'une ville de deux cent mille habitants à la signalisation déficiente. Je souhaitais visiter la cathédrale, impossible de la trouver. Là-bas, serait-ce son dôme ? Non, c'est celui du théâtre... Faute de cathédrale, je me contente de la férie

de Pampelune rencontrée sans risque... en bronze, au hasard d'une rue.

- Où se trouve la route de Puente la Reina ?

- Continuez tout droit, vous y êtes. Oui, mais une autoroute prolonge les deux allées bordées d'arbres que je viens d'emprunter.

- Où se trouve la route de Puente la Reina « para las bicicletas » ?

- Là, devant vous.

- Mais c'est une auto pista.

- Pas de problème.

Ils insistent tant que je m'y risque. À quelques kilomètres, le panneau interdisant sans équivoque le passage aux vélos m'arrête. Quoi faire ? Le camino marqué de la coquille la longue, mais c'est une accumulation de pierrailles et de sable dans lesquelles mon vélo chaussé pour le goudron zigzague tellement que je mets pied à terre. Après quelques centaines de mètres, je parviens à m'échapper sur une chaussée en dur, c'est enfin la bonne route. La chaleur y est torride, les champs moissonnés d'alentour sont brûlés de soleil, c'est un avant goût de ce que doit être la Castille.

Voilà Puente-la-Reina, une petite ville traversée d'une étroite rue toute droite bordée de maisons jointives à peu près alignées. Elle aboutit au puente, cinq arches en dos d'âne très hautes au-dessus d'une rivière très calme. Le centre en est compact, serrant l'une contre l'autre demeures blasonnées, églises et monastères. La route moderne le contourne avant de passer sur le nouveau pont routier.

Le refuge est vaste, avec un grand étendoir pour le linge sur le côté de la prairie où mes collègues marcheurs reposent leurs jambes fatiguées. On a jugé utile de le couvrir, les pluies doivent être fréquentes par ici. Un énorme nid de cigognes coiffe une cheminée d'usine face à mon dortoir. Elle ne doit plus beaucoup tirer. Là aussi les industries ont probablement émigré vers l'Asie.

Puente-la-Reina – Murguia.

28 août

À partir d'Estella, (attention, bien évaluer la nationalité de l'interlocuteur avant de lui demander son chemin pour ne pas faire un fâcheux impair, Estella s'appelle Lizzara au Pays Basque). À partir de Lizzara donc, la route suivra le cours du Rio Ega pendant une cinquantaine de kilomètres. Cela laisse espérer un parcours un peu plus « tendre » que d'habitude. C'est ici en effet que j'ai décidé d'abandonner le Camino Frances pour aller rejoindre à Santander le Camino del Norte, afin d'éviter les routes réputées monotones de Castille. « Estella-Lizzara mérite le détour » disait le guide. D'abord, s'y orienter, ensuite visiter. Mais San Pedro de la Rua, le monument le plus intéressant, est fermé pour travaux.

Estella - les Saintes Femmes



Restent le Saint-Sépulcre et San-Miguel. Un porche intéressant bien qu'un peu compassé devise la première église, deux beaux hauts-reliefs très expressifs dont une grille interdit l'approche devant la deuxième, mais l'une et l'autre sont également fermées. Quant au Palacio de los Reyes de Navarra, je me contenterai d'en apprécier la façade en longeant les maisons anciennes de la Rua.

Si la route était en effet moins accidentée depuis Lizzara, le vent de face ne m'a pas laissé chômer dans la plaine. Il s'estompe à l'attaque du puerto Azaceta, je ne m'en plaindrai pas. De l'autre côté, on descend sur Vitoria qui s'appelle aussi Gasteiz (voir ci-dessus). Le guide, toujours lui, parlait des vieilles maisons de Vitoria. En arrivant, je n'y ai vu qu'un immense chantier endormi dont les plus hauts immeubles culminaient à une vingtaine d'étages. Pauvre Espagne !

Je risque d'être contraint ici à un détour important, car l'autoroute seule part en direction de Santander. Que faire ? Le hasard me fait passer devant le porche de l'usine Michelin où je ne manquerai sans doute pas de trouver un interlocuteur parlant français. Mon maillot clermontois (dois-je rappeler que cette firme internationale est née à Clermont ?) attire la personne escomptée alors que je tente de m'expliquer en anglais avec le gardien.

- Mais oui, vous pouvez prendre l'auto pista, c'est autorisé. Et, si vous avez besoin de quoi que ce soit, revenez nous voir.

Je ne saurai jamais si ce quoi que ce soit serait allé jusqu'à me faire sortir de prison (je n'ai rencontré aucun gendarme), ou m'aurait fait admettre dans un hôpital dont je n'ai pas eu besoin. En effet, je n'ai jamais roulé dans une telle sécurité que sur cette double voie : la bande d'arrêt d'urgence mesure trois mètres de large, la vitesse des voitures est limitée à 110 km/h et elles me doublent à une distance de deux mètres cinquante à trois mètres sans le moindre remous d'air. C'est tellement mieux qu'une nationale, voire qu'une route de campagne française.

Je sors cependant de ce « paradis » à la première occasion pour jouer de nouveau à saute-mouton avec l'auto pista devenu maintenant réellement autoroute : un coup dessus, un coup dessous, jusqu'à Murguia ou je m'arrête, craignant de ne trouver aucun hébergement plus loin. Il n'y a évidemment plus de « refuge » ici puisqu'il n'y a plus de « chemin ». La différence est conséquente, le seul hôtel susceptible de m'abriter est de classe. Il y a du marbre partout et, bien que ce matériau soit commun en Espagne... le prix de la nuit n'est pas non plus le même.

Il y a aussi une glace dans ma chambre où



Santillana del mar

je peux me voir en pied avant la douche... et ma maigreur m'atterre.

Murguia – Santander.

29 août

Mince, sinon maigre, ne suis-je pas toujours ainsi ? Je continue évidemment, j'ajouterai seulement un quatrième repas journalier aux trois que je m'octroyais déjà. La région est complètement différente maintenant, une moyenne montagne très verte, coupée de vallées étroites aux parois redressées plantées d'arbres au feuillage sombre auxquels se mêlent de plus en plus d'eucalyptus bleutés. C'est beau. Je n'ai vraiment pas à regretter cette incursion au Pays Basque espagnol, bien qu'y rouler ne soit pas plus reposant qu'au Pays Basque français.

Balmaseda : un passage sous une voûte, un carrefour avec plusieurs routes, je m'engage évidemment sur la mauvaise. Elle se transforme rapidement en auto pista vers Bilbao. C'est pour éviter cette énorme ville au trafic délirant que je suis passé par Roncevaux. Je m'échappe à la première occasion, me ravitaille au supermarché de Zala, et m'installe pour déjeuner sur la placette devant l'église. Bien qu'urbain, l'endroit est idéal : j'ai un banc sous les fesses, un arbre au-dessus de la tête, une poubelle tout près à main droite, une banque pleine d'euros un peu plus loin et un bar de l'autre côté de la rue

pour le café et le remplissage du bidon. C'est la Byzance espagnole.

Après, ce n'est plus vraiment Byzance... Les côtes succèdent aux côtes. Les descentes ne les rachètent pas, au contraire car elles annoncent d'autres côtes. Mais le paysage qui s'élargit à chaque ascension est de plus en plus beau. Si je m'en souviens bien, c'est à Arredondo que se situe ce curieux clocher si semblable à un minaret. Les Arabes ont sévi pas très loin, mais quand même. C'est aussi de là que démarre vraiment la montée sur le Puerto de Alisas d'où je découvre des montagnes dans le lointain et aussi Santander au bord de l'Atlantique.

- Non, pas de l'Atlantique, me disent les passagers de la voiture arrêtée là, de la Mar Cantabrico.

Aurais-je encore commis un impair ?

Magnifique descente sinueuse sur un excellent revêtement jusque dans la plaine, route sans intérêt ensuite. À Somo j'embarque le vélo sur le bac. Ce sera sa première croisière, pas la mienne.

Les trois marcheurs français qui en débarquent avec moi sur le quai de Santander sont équipés : ils ont un guide détaillé du Camino del Norte que je viens de rejoindre. Cela ne les dispense pas de s'adresser à l'office de tourisme pour trouver l'albergue por los peregrinos, c'est ain-

si que s'appelle maintenant le refuge. Elle est toute petite, un seul dortoir rempli de lits superposés groupés côte à côte et tête contre pieds. Je me demande ce qu'en penserait une commission de sécurité française. Mais tel quel, nous y trouvons deux WC et deux douches, un restaurant pas loin et un sommeil que ne troublent même pas les ronflements (discrets) des voisins.

Il était bien nécessaire, ce sommeil. J'ai accumulé un dénivelé de plus de 2 200 mètres aujourd'hui et je n'ai pris aucun repos depuis Clermont.

Santander – Las Arenas

30 août

Sortir de Santander n'est pas facile. Toutes les rues butent sur l'autoroute, barrage infranchissable entre moi et la route proche de la mer que je souhaite emprunter. De l'autre côté, ce n'est plus qu'un jeu.

J'arrive de bonne heure à Santillana del Mar, un gros village interdit à la circulation automobile où mon vélo cahote dans une rue étroite revêtue de pavés et de galets. Ce bourg est magnifique (je n'ose pas employer le mot plus fort écrit dans mon carnet de route).

Bordée d'un ensemble homogène de maisons anciennes en granit ocré par le temps, souvent blasonnées d'écus en fort

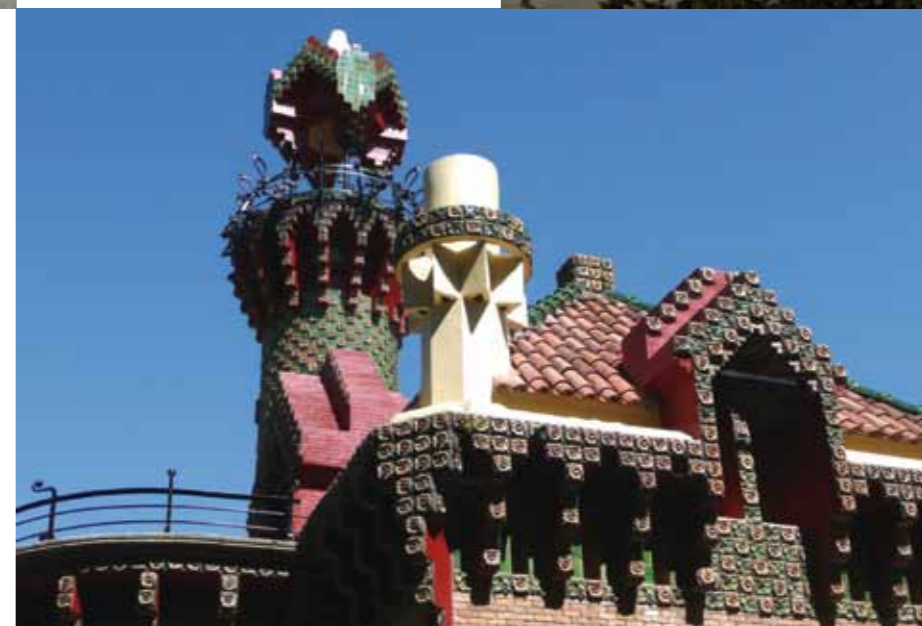
relief, la rue principale s'élargit autour de l'abri d'une fontaine, puis bute sur les marches encadrées de deux lions qui précèdent l'esplanade de la collégiale. Son porche est en photo dans tous les guides : arcs en plein cintre surmontés d'une rangée de statues érodées qui encadrent un christ bénissant. Il fait saillie sur un mur uni surmonté d'une galerie à piliers carrés. À gauche un bâtiment à arcades, à droite l'arrondi d'une tour, de chaque côté un clocher.

Mais ce que l'on ne voit pas dans les guides, ce sont les très beaux chapiteaux de marbre du cloître, presque tous bien conservés, et les apôtres dans l'église. L'Espagne a connu au siècle dernier une révolution de gens qui n'appréciaient guère la religion mais, autres temps autres mœurs, eux ont épargné les sculptures si souvent mutilées dans les églises françaises pendant notre Révolution. Je fais le tour du village, de la Plaza Mayor, m'en imprègne les yeux, bois un verre de cidre asturien dans une taverne... et m'enfuis. C'est di-

longue et conventionnelle baie vitrée de l'actuelle salle à manger.

J'abandonne le Camino del Norte à Unquera pour pénétrer dans le massif montagneux des Picos de Europa. Trois sites m'y attirent : le Desfiladero de la Hermida, Covadonga avec le Mirador de la Reina, et le Desfiladero de los Beyos. Il m'a fallu choisir, je n'ai retenu que les deux derniers. Laisant la Hermida derrière, je monte tranquillement le long

Covadonga



manche, la pendule a tourné, les rues sont maintenant envahies de touristes.

L'océan borde évidemment la Costa de Cantabria, mais éloigné de la route. Il apparaît parfois, à droite en contrebas dans l'échancrure de la côte, puis la chaussée plonge au fond d'une ria, traverse la rivière, remonte, dégringole dans la ria suivante. Le Barcelonais Gaudi y a réalisé une œuvre que j'apprécie dans la station balnéaire de Comillas, « El Capricho », une folle et savante combinaison de volumes vivement colorés en faïence et de fer forgé. Devenu restaurant aujourd'hui, Gaudi n'aurait probablement pas aimé la

d'une rivière limpide qui doit regorger de truites. M'arrêterai-je à Los Arenas ou dix-sept kilomètres plus loin à Benia, ce qui équilibrerait mieux la prochaine étape ? Mais existe-t-il de l'hôtellerie à Benia ?

La jeune fille de l'office de tourisme de Los Arenas à qui je pose la question ne parle qu'espagnol. Le dialogue est donc impossible car, moins qu'élémentaire, ma connaissance de cette langue est nulle. J'ai bien feuilleté « L'espagnol en 90 leçons » avant de partir, mais une phrase m'a laissé coi dès la première, à la page 19 : « Lola non esta demasiado bien. El embarazo

la cansa », Lola ne va pas trop bien. La grosseur de la fatigue. Assimil m'avait persuadé de la richesse des tailleurs anglais, mais j'ignorais que les Espagnoles fussent enceintes au point d'en faire la base de la conversation dans leur langue. Je n'ai pas poussé plus loin ces études obstétrico-linguistiques, me réservant d'approfondir sur place. Je n'ai rien remarqué depuis qui différencie les Espagnoles des Françaises sur ce point... et mon vélo ne m'a pas laissé le temps de poursuivre l'étude de leur langue.

Je crois cependant comprendre qu'il vaut mieux rester ici. Je m'installe dans une pension, fais un tour à la fête asturienne qui se déroule en ville, et en profite pour vider un grand verre dans la cidrerie locale.

Las Arenas – Cangas de Onís.

31 août

Le jeune homme de la pension n'a pas remonté mon vélo enfermé dans la cave comme il l'avait promis hier. Il est 6 heures, tout le monde dort et je piétine devant la porte fermée avant de me décider à sonner. J'attaque la première montée en douceur. Elle se terminait sur la carte à un point de vue, mais se perd aujourd'hui dans un froid brouillard qui m'enveloppe jusqu'au carrefour de la route de Covadonga, le berceau de la reconquête sur les Maures, l'un des principaux sites historiques d'Espagne. L'abondance des parkings le long de la route révèle que c'est aussi l'un des plus fréquentés. Pourquoi ces parkings ? Au début de la montée les voitures sont refoulées par les gardes du parc.

- Puis-je passer? Je souhaite aller au mirador de la Reina.

- Allez-y.

- La côte paraît rude. Où pourrais-je laisser mes bagages ?

L'homme en uniforme fait le tour de sa camionnette, m'en ouvre le hayon.

L'escalade est en effet des plus raides. Je me dresse plusieurs fois sur les pédales malgré mon vélo allégé, ce n'est pas dans mes habitudes. La Reina devait avoir de sacrés mollets, ou ses chevaux de bien bonnes jambes. Le nuage masque encore le fond de la vallée quand j'atteins le Mirador. Attention dans la descente sinueuse, il y a quand même les minibus dans lesquels ont été transférés les passagers des voitures. Est-ce là que j'ai dépassé les 70 km/h relevés aujourd'hui au compteur ?

Les sacoches abandonnées une deuxième fois à l'hôtel voisin de Cangas de Onís où j'ai pris une chambre, je m'engage sur la route de los Beyos. Elle longe d'abord la rivière en pente modérée, puis s'engage dans le défilé. Les parois sont très hautes. Ce ne sont cependant pas les à-pic et les surplombs que

j'escomptais. Je suis un peu déçu. Peut-être aurais-je dû plutôt visiter la Hermida. La vue s'élargit au Puerto del Ponton sur un paysage boisé cerné de pyramides rocheuses. Sans être monstrueuse, la rampe des derniers kilomètres était plus redressée.

Il est trop tard maintenant pour que je continue jusqu'au Puerto de Panderruedas où la vue doit être encore plus dégagée, je fais demi-tour et rattrape un cycliste sur un VTC dans la descente. Il est suivi par une voiture qui ne tente pas de le dépasser. Est-elle avec lui ? Elle me gêne car son chauffeur freine dans les virages, ce qui m'oblige à ralentir par manque de visibilité, puis accélère en m'empêchant de doubler. Quand les automobilistes comprendront-ils qu'un vélo descend plus vite qu'eux sur une route sinueuse ? Où sont les Italiens qui s'arrêtaient pour me laisser passer dans les Dolomites ?

Cangas de Onís – Oviédo.

1^{er} septembre

Il pleuvait ce matin. Cela a persisté pendant les cinq ou six kilomètres de Cangas de Onís à Arriondas. Puis la pluie s'est tarie, mais le ciel n'est pas nettoyé pour autant.

J'ai eu de la peine à repérer le panneau indiquant la direction du Mirador d'El Fito, mêlé à ceux des restaurateurs peints de la même couleur. Je suis maintenant sur la bonne route, mais encore une route qui monte. Qui monte même pas mal. N'est-ce pas normal après tout puisqu'un mirador se doit d'être haut perché? Elle est bordée de glissières de sécurité des deux côtés. Celles placées à l'extérieur des virages ont même trois rails superposés, sans doute une précaution en prévision de véhicules très rapides, peut-être les voitures ou les motos d'une course

Le pont de Cangas de Onís



de côte. Cependant, aucun risque pour moi d'être éjecté dans les courbes, même dans ce brouillard épais.

Le sommet est lui dégagé, bien que les nuages roulent encore dans la vallée, loin au-dessous du belvédère bâti en porte-à-faux sur le roc au bout d'un long escalier de béton. Était-il vraiment besoin de surélever la montagne ? Du niveau du sol on voit à droite une suite de monts triangulaires alignées comme les dents dans la mâchoire d'un requin, à gauche la Mar Cantabro qui brille.

La descente est sinueuse, le revêtement bon, l'idéal pour se faire plaisir. Ai-je dit que mon vélo me paraissait aussi bien, sinon mieux équilibré avec son chargement que nu ? Grisé d'air et de vitesse, je retrouve avec le rivage le Camino del Norte. Je suivrai maintenant sa branche qui passe par Oviédo à travers la montagne. Les paysages promettent d'être encore plus beaux que par ici.

J'ai vu beaucoup d'horreos depuis Covadonga. Ce sont les greniers dans lesquels étaient conservées, sont peut-être encore conservées les céréales. Carrés de cinq à six mètres de côté édifiés en bois, ils sont juchés sur quatre piliers de pierre coiffés d'une pierre plate qui interdit l'intrusion des rongeurs. Leur couverture à quatre pans en pente assez faible est en tuiles canal, en lauzes ou en bardeaux de bois suivant les possibilités locales. Elle dépasse toujours largement les murs, des étais appuyés aux poutres du plancher soutiennent parfois le bas des versants. Certains sont entourés d'une galerie où sèchent piments, oignons et autres produits de la terre. J'en ai vu de récemment construits mais, plus raffinés, ils

semblent plutôt être des logis d'agrément. Particularité amusante, les rongeurs ne peuvent s'introduire par l'escalier maçonné qui les dessert puisque, bâti à vingt ou trente centimètres de distance, il ne touche aucune partie de l'édifice.

Je m'arrête à Oviédo. C'est la capitale des Asturies, une ville de plus de deux cent mille habitants, elle aussi jumelée avec Clermont. Mon étape a été assez courte et rapide pour que je puisse la visiter ce soir. Son patrimoine architectural est intéressant: une cathédrale gothique flamboyant et de nombreux bâtiments en granit édifiés entre le XVI^e et le XVIII^e. Annexe plus ancienne de la cathédrale, la Camara Santa recèle de fort belles sculptures et le trésor est riche. Mais l'ampleur du cloître gothique me fait regretter l'intimité des cloîtres romans aussi bien français qu'espagnols, bien plus propices au recueillement.

Oviédo – Pola de Allande

2 septembre

J'ai galéré deux heures avant de me retrouver sur MA route. J'avais préparé

Horreo asturien



la sortie d'Oviédo sur la carte, la carte au 1/200 000^e, ce qui n'est évidemment pas très précis. Mais les sens interdits ont tout de suite perturbé le projet et j'ai commencé à « tourner en rond ». Il faut dire que dans ces grandes villes, les panneaux indicateurs sont rares, que s'il s'en trouve, ils orientent vers l'autoroute, jamais vers la route devenue secondaire qu'elle a remplacée. Et l'autoroute à vélo, même si je la trouve merveilleuse... elle m'est en général interdite. Dans ces cas, je me renseigne auprès d'un passant obligeant. Il débite un long discours dans une langue que j'ignore, alors que ce que j'en attends c'est un geste : « tout droit », « à droite », ou « à gauche ». J'en ai trouvé un particulièrement serviable, et il parlait français. Il convenait de poursuivre dans cette rue sur trois kilomètres à peu près, puis de tourner à gauche avant une côte redressée. Mais mon compteur refuse tout service depuis ce matin, la rue

se partageait plusieurs fois en sifflet aigu sans que je sache laquelle des deux était LA rue, et j'ignore ce qui différencie une côte redressée de celle qui ne l'est qu'à moitié ? J'ai terminé devant un terrain vague dans un quartier neuf et vide. La dame interrogée, qui parlait français, était depuis peu ici, c'était normal dans un quartier neuf. Elle m'a adressé à un brave homme qui m'a envoyé... sur le chemin des marcheurs. J'ai finalement enfilé la toute petite route qui descendait vers la gauche, respectant ainsi le dernier conseil de mon premier orienteur. Elle traversait les vallons à l'équerre, vous imaginez les pentes abruptes. À l'issue de la troisième ou quatrième côte, je suis passé sous l'autoroute, MA route était à cent mètres, au premier carrefour. Pas plus difficile que ça.

Ses trois premiers kilomètres, vers et après Grado n'ont aucun intérêt. Puis je pénètre, à gauche, dans les vallées des Rios Pigüena puis Narcea. Là le paysage devient plus séduisant. Les vallées sont profondément encaissées entre des parois redressées. Sur les crêtes tournent des éoliennes. Pourquoi des éoliennes? Parce qu'il y a souvent du vent pardi ! Tout cycliste expérimenté sait que le vent suit toujours les vallées dans le sens qui lui est défavorable. C'est le cas et je m'escrime contre lui.

Ouf! Je sors sur la droite, le vent va me pousser. Oui, mais une nouvelle fois, ça monte fort. Ça monte, puis ça descend, puis ça remonte... Est-il utile de l'écrire, c'est tellement évident.

Pola de Allande est un gros village, deux rues le long d'un affluent du Rio Narcea. Village apparemment bien géré, puisque l'office de tourisme occupe un intéressant bâtiment moderne, et le vaste refuge neuf depuis les sanitaires largement revêtus de faïence jusqu'aux meubles et à la literie. Il abritera seulement cinq personnes cette nuit : un individu de nationalité indéterminée arrivé le dernier, moi et trois Espagnols peu bavards qui voyagent sur des VTT ou VTC (je ne sais pas faire la différence) chargés d'énormes sacoches arrières probablement pleines de choses très lourdes absolument indispensables (ou inutiles).

Bonne nuit, les Petits.

Pola de Allande – A Fonsagrada.

3 septembre

La journée s'annonce dure : j'ai prévu de franchir deux cols et le vent souffle fort... Le plus souvent de face. Mais je réclame de vrais cols depuis si longtemps que je ne peux pas me plaindre.

Le premier est à sept ou huit kilomètres. Bien qu'il ne soit pas bien haut, 1 146 mètres seu-

lement, la végétation est parcimonieuse : de l'herbe, par place des bruyères atteignant rarement un mètre de haut, des genets, des sorbiers torturés chargés de grains rouge vif. Le climat est rude, l'air chargé d'humidité puisque la mer n'est qu'à une trentaine de kilomètres. Les nuages y déversent probablement des épaisseurs de neige qui coupent la route en hiver. Aujourd'hui, il n'y a pas encore de neige, mais par une température de dix degrés, les rafales qui voisinent sûrement 40 km/h dans le V du col pourraient passablement rabaisser ma température. Je me garderai d'y traîner.

Quel spectacle de l'autre côté ! À perte de vue sous un ciel perturbé, des montagnes coupées de vallées profondes, beaucoup de végétation dans la verdure des combes, et à quelques minutes en dessous du col, un hameau de quatre ou cinq maisons aux murs de schiste, aux toits de schiste, le long d'un chemin caillouteux bordé de murets de schiste. Quelqu'un y vit-il encore ? Probablement. Il s'y trouve un horreo soigné dans une cour, une jeune fille assise sur son escalier trie le courrier serré dans une boîte (celui de son amoureux peut-être), deux hommes conversent devant un jardin minuscule planté de pommes de terre et de choux, une vache lèche son veau dans le pré en contrebas de la route. Mais vivre ici impose d'être ascète, d'avoir l'âme chevillée au corps. Les moines méditaient autrefois dans le calme des cloîtres. Ils devraient aujourd'hui se réfugier sur cette montagne. Et en jouir.

La route perd peu à peu de l'altitude, la nature devient plus humaine. Là, la bruyère est fleurie, de petits champs cultivés voisinent les maisons. Ici la couverture de l'horreo a été refaite en ardoises, la langue calme de la retenue d'un barrage remonte dans la vallée. Et d'un coup, à Gandas de Salime, la civilisation : le revêtement de la chaussée vient d'être complètement renouvelé, un merveilleux tapis d'enrobé neuf se déroule sous mes roues. Bien sûr la route n'est pas terminée, les glissières de sécurité sont seulement préparées sur le sol, les lignes blanches n'ont pas encore asphyxié leur peintre. Mais ça roule si facilement...

Eh bien non, elle n'est pas du tout terminée, cette route... À deux ou trois kilomètres, au tout début de l'ascension du second col, l'homme nonchalamment appuyé au barrage de plastique rouge et blanc m'interdit le passage et m'envoie sur la déviation. J'essaie de discuter : un si petit vélo sur une si large chaussée... Rien à faire, il faut obéir. Me voilà donc parti sur une route de campagne en mauvais état qui n'existe pas sur ma carte. Elle descend dans la profondeur de vallées, remonte le long de coteaux plantés d'éoliennes, mais jamais assez haut pour

les franchir. Je devais passer dans un col mais la montagne est partout plus haute que moi, sans faille apparente. Sortirai-je jamais de cette déviation dont je ne connais pas la longueur ? Si une voiture peut y parcourir 50 ou 60 km sur une heure, moi ce terrain me limite à 15 ou 17 et je n'ai plus rien à manger. Les rares maisons rencontrées paraissent abandonnées, je monte, je descends, je tourne, je vire, et toujours, là haut, les pales des « moulins à prières » brassent le ciel. Tiens, je ne les vois plus tout à fait sous le même angle, ces moulins, les contournerais-je ?

En effet, ils sont finalement derrière moi. Des travaux un peu plus haut sur la crête, c'est la fin du chantier, les glissières sont ici en place, les lignes blanches étalées, cette fichue déviation m'a évité le col. À quel prix !

Au refuge de Padron, deux kilomètres après A Fonsagrada, j'ai demandé aux trois Espagnols de Pola de Allande, arrivés quelques moments après moi, s'ils n'avaient pas trop peiné dans la déviation. Ils n'avaient pas vu de déviation, il n'y avait plus de déviation quand ils sont passés.

A fonsagrada – Melide.

4 septembre

Dix degrés dehors comme hier, mais pas de vent, je ne ressens pas encore le réchauffement climatique dont on nous rebat les oreilles. La région traversée est montagneuse, avec des vallées vertes et profondes, et toujours des éoliennes sur les sommets. Un dernier alto me sépare encore de Lugo. Un alto, c'est un col en Galice. Depuis hier, les horreos ne sont plus carrés mais longs, étroits et couverts d'un toit à deux pentes, les Asturies sont maintenant derrière moi.

Le centre historique de Lugo est enclos d'une muraille bien conservée de plus de deux kilomètres de long édifiaée par les Romains et peu remaniée depuis. C'est bien une muraille que je découvre en y arrivant, mais elle n'est pas romaine, tant s'en faut : une suite d'immeubles à touche-touche, d'une dizaine d'étages au moins, coiffe le bord du plateau sur peut-être 500 mètres de long. Que de progrès ont fait les Ibères en dix-sept siècles ! Pauvre Espagne là encore !

Au pied de l'ancienne, la romaine, le policier à qui je m'adresse me prend aimablement en charge et me guide vers l'office de tourisme. J'espère m'y procurer le plan qui me permettra de localiser l'hôtel où je retrouverai le reste de l'équipe le 7. Mais, traverser le centre d'une grande cité à pied, vélo à la main au côté d'un agent, est une sensation nouvelle pour moi... Pourtant, personne ne se retourne sur notre passage.

Ce centre ancien est beau : une grande place fleurie sur un banc de laquelle je déjeune-

rai tout à l'heure, une cathédrale, romane à l'origine, remaniée plusieurs fois jusqu'à être coiffée d'une rotonde baroque et précédée d'un portail cousin de celui de Santiago, des rues étroites et sinueuses bordées d'arcades, et les remparts. Les tours rondes ou carrées se succèdent le long du mur de schiste. Les habitants se le sont approprié autrefois : des maisons s'y appuient encore à l'intérieur. À l'extérieur, seules les traces d'encastrement rappellent les constructions qui lui ont été adossées.

Les Caminos Frances et del Norte se sont maintenant rejoints. Les marcheurs se suivent nombreux sur le chemin, souvent proche de la route, qui va à Melide. Si nombreux que l'alberge locale est pleine. La jeune fille de la réception me conseille une pension voisine dans laquelle j'hérite d'une chambre sans fenêtre, mais bon marché.

Je dîne le soir en compagnie de trois cyclistes sarrois. L'un d'eux parle remarquablement français et traduit notre conversation à ses compatriotes. Rencontre féconde. Car, même pour les croyants, le pèlerinage n'est pas seulement un acte religieux, mais aussi l'occasion d'échange avec des inconnus, l'ouverture sur d'autres. Je pense pour cette raison qu'il est plus fructueux à pied. Les rencontres se multiplient jour après jour, durent plus longtemps puisque l'on marche à la même vitesse (j'ai été tenté d'écrire lenteur). Méditer ne suffit plus, briser la solitude devient indispensable.

Mais, je ne renie pas pour autant l'expérience courte et solitaire que j'ai connue : je me suis empli les yeux de paysages et de monuments, j'ai rencontré quelques caractères aux étapes, et pendant mes longues journées de pédalage, je me parlais à moi-même, ne serait-ce pas ce que font les anachorètes ?

Melide – Santiago de Compostela.

5 septembre

C'est la dernière étape. Qu'en dire ? Que le parcours est encore accidenté, que le paysage où les eucalyptus se multiplient persiste à être beau, que les voitures et les camions sont nombreux sur la route, que l'espace entre la ligne blanche semée de réflecteurs saillants et l'accotement est restreint et la circulation en vélo dangereuse de ce fait, que j'ai crevé pour la deuxième fois, égaré que j'étais sur un chemin semé d'épines (au moins d'une épine) au lieu de slalomer entre les trous de la chaussée qui longeait l'autoroute sur quelques centaines de mètres.

Ma pédalée se termine provisoirement à Santiago : 1 900 kilomètres. Je l'avais préparée avec application, tant penché sur les documents pour choisir l'itinéraire, rechercher

les points d'hébergement et les curiosités à visiter, que sur les routes auvergnates pour acquérir « la forme ». J'ai mouliné ferme ensuite au long de ces dix-sept étapes totalisant un dénivelé voisin de 21 000 mètres, en y prenant du plaisir certes, mais avec l'obstination d'une mule dans les côtes et contre le vent. J'ai ressenti la même émotion en pénétrant sur le parvis de la cathédrale, qu'en récupérant mon dossard au départ de Paris-Brest, pour la même raison sans doute, l'aboutissement. Et les deux fois, elle ne fut pas mince.

La ville était d'abord apparue en contrebas dans le lointain, les flèches de la cathédrale s'étaient précisées au-dessus des toits, mon vélo avait commencé à tressauter sur les pavés d'une ruelle réservée aux marcheurs, j'en étais descendu et j'avais cheminé à côté d'eux. J'avais appuyé mon vélo contre un mur de la place, eux avaient déposé leur sac et ils s'étaient embrassés. Moi, je n'avais personne à embrasser. J'aurais pu serrer dans mes bras n'importe lequel d'entre eux, je suis persuadé qu'il l'aurait compris. Je ne l'ai pas fait, une pudeur ridicule. J'y étais...

Après... Après, j'ai fait tamponner ma « créanciale » (la recommandation à tous de bien accueillir le « pèlerin » que j'étais censé être) et obtenu le « diplôme » en latin attribué à ceux qui ont marché au moins 100 km sur le chemin ou roulé au moins 200 à côté. L'« examinatrice » a paru suspicieuse, le parcours n'était vraiment pas conventionnel.

J'ai flâné dans les rues, visité la cathédrale depuis la crypte où ont été découvertes les reliques jusqu'à la croix de bronze sur le toit. J'ai traîné dans le musée, regretté là aussi les dimensions démesurées des cloîtres gothiques, surtout bâtis à la Renaissance comme celui-ci. J'ai couché le soir au petit séminaire, mes efforts ne m'avaient pas valu de promotion dans la hiérarchie catholique.

Je n'ai pas saboté la messe des pèlerins de cet évêque, aucune bonne sœur ne m'avait sollicité. J'ai eu le bonheur de ne pas voir le « botafumeiro » se balancer. C'est l'énorme encensoir mis en branle jusqu'à frôler la voûte par une équipe de huit hommes. La séance coûterait 250 euros à qui la commande m'a-t-on dit, un mercantilisme qui me paraît déplacé en ce lieu.

Et puis, je suis remonté sur mon vélo pour aller saintement embrasser ma Nicole à Lugo. ■

Jean Fourgeaud



TABLEAU DES ÉTAPES

Étapes	Km	Dénivelé
1 Clermont- Ferrand – Le Puy	145	1 451
2 Le Puy – Nasbinals	114	1 963
3 Nasbinals – Decazeville	118	1 285
4 Decazeville – Lauzerte	171	841
5 Lauzerte – Condom	116	1 180
6 Condom – Arthez-de-Béarn	127	1 426
7 Arthez-de-Béarn – Saint-Jean-Pied-de-Port	87	1 007
8 St-Jean-Pied-de-Port – Puente-la-Reina	101	1 591
9 Puente-la-Reina – Murguia	114	1 281
10 Murguia – Santander	149	2 217
11 Santander – Las Arenas	114	1 322
12 Las Arenas – Cangas de Onis	159	2 348
13 Cangas de Onis – Oviedo	90	1 399
14 Oviedo – Pola de Allande	90	
15 Pola de Allande – A Fonsagrada-Padron	71	
16 A Fonsagrada – Melide	110	
17 Melide – Santiago de Compostela	55	
TOTAL	1 931	

Le compteur kilométrique étant tombé en panne à Oviedo, les distances parcourues au cours des quatre dernières étapes ont été calculées sur la carte. Elles ne tiennent donc pas compte des va et vient dans les villes qui ne sont pas négligeables compte tenu de la difficulté à s'y repérer.

J'ai pratiquement respecté le programme que j'avais ébauché. Il était dès l'origine modulé en fonction des visites prévues. Je m'étais donné deux jours de battement pour d'éventuels arrêts par mauvais temps. Les conditions météo ne l'ont que peu perturbé car elles ont été très favorables, mises à part des différences de température étonnantes en cours de journée, qui ont vu plusieurs fois succéder 35 à 36 degrés dans la journée à 10 ou 12 degrés le matin au départ de l'étape, aux environs de 6 heures. C'est pour utiliser ces deux jours que j'ai raccourci les dernières. J'en ai aussi profité pour passer une journée complète à Santiago avant d'aller rejoindre Nicole et les autres à Lugo.

Les dénivelés non mesurés sont conséquents entre Oviedo et Lugo car on traverse un très beau massif montagneux avec plusieurs cols. À part au Mirador de la Reina, je n'ai pas rencontré de très forts pourcentages.

Ne campant pas, j'étais très peu chargé par rapport à ce que l'on voit sur certains vélos. Cela a toujours excité la jalousie des marcheurs. Mon bagage voisinait les 6 kg – 6,5kg maxi, bidons vides, y compris les sacoches avant et arrière elles-mêmes, sans le ravitaillement du petit déjeuner et de l'après-midi que je me suis toujours efforcé de transporter sur les distances les plus réduites possible. J'économiserai encore la prochaine fois (s'il devait y en avoir une). C'est peu, mais rapporté à un cycliste de 56,5 kg le jour du retour, la proportion compte quand même beaucoup.